

Essais québécois

Numéro 56, juin–juillet–août 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19613ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1994). Compte rendu de [Essais québécois]. *Nuit blanche*, (56), 68–72.

**LA STRATÉGIE DU DAUPHIN
LES IDÉES GAGNANTES
DU 21^e SIÈCLE**
Dudley Lynch et Paul L. Kordis
Trad. de l'américain
par Jacques Vaillancourt
L'Homme, 1994,
293 p.; 21,95 \$

La tentation est forte de dire : « un de plus ! » Notre époque est, en effet, si généreuse, si verbeuse aussi, en stratégies et en théories de la gestion qu'aucun mois ne passe sans un nouveau modèle, déployé, va sans dire, en vibrantes diapositives. Bien malin qui isolera la perle.

Le dauphin dont on vante ici la supériorité chevauche les vagues du changement et en profite non seulement pour survivre, mais encore pour distancer ou éliminer les carpes peureuses, les requins belliqueux et même les carpes dites *pseudo-éclairées*, toutes espèces limitées à une seule évidence et qui n'utilisent qu'un des *profils* du cerveau.

On ne niera pas l'utilité de certains rappels. Inviter le gestionnaire à naviguer entre l'entêtement et la peur ne lui nuira pas. Le pousser à savoir qui il est l'aidera plus encore, mais il aurait été plus court de lui répéter le simple conseil socratique du « connais-toi toi-même »... Cela, cependant, aurait privé la nouvelle (?) théorie d'une place dans le lucratif marché du conseil aux entreprises et des congrès spécialisés. Sans doute, d'autre part, était-il gênant de frapper d'un *copyright* le conseil de Socrate, alors que Brain Technologies Corporation tient mordicus à conserver le mérite de ses *découvertes*.

De sages principes habillés à la moderne, une ou deux modestes intuitions déployées avec morgue, une psychologie digne d'un présentoir de gare, des schémas

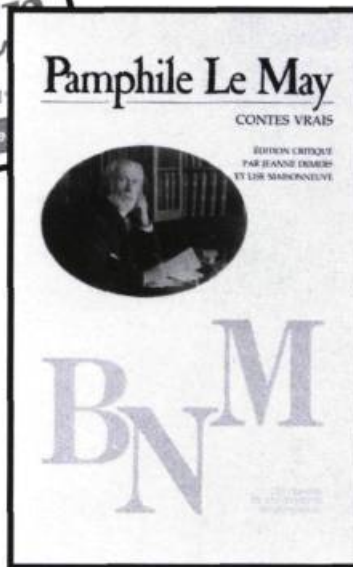


ingénieux, une conception du cerveau qui s'arrête à un cheveu de la dianétique, tel est le *bassin* du dauphin.

Laurent Laplante

CONTES VRAIS
Pamphile Le May
Presses de l'Université
de Montréal, 1993,
489 p.; 50 \$

Célébré par ses contemporains pour ses qualités de poète, Pamphile Le May n'est plus lu aujourd'hui que pour ses *Contes vrais*, que la « Bibliothèque du Nouveau Monde », consacrée à l'édition critique « de textes fondamentaux de la littérature québécoise », vient de rééditer sous la direction de Jeanne Demers et de Lise Maisonneuve. Dans leur introduction substantielle, les auteurs placent avec raison le texte de Pamphile Le May sous le signe du « plaisir du texte » plutôt que dans la perspective d'une lecture qui s'emploierait à saisir le texte dans sa « stricte littérarité ». On sait que la qualité des *Contes vrais* ne fait pas l'unanimité, en partie en raison du



didactisme moralisateur de l'auteur, dont l'objectif essentiel était de transmettre les légendes, les mœurs et les coutumes de son peuple. On comprendra pourtant que l'enseignement que Pamphile Le May tire de ses histoires est indissociable de la mentalité même qu'il décrit, et participe du conte comme un trait d'époque aussi sûr que les gaies soirées d'anecdotes autour du feu.

Donc, un plaisir de lecture certain, car tout n'est pas mauvais dans ces contes, bien servis par cette nouvelle édition, enrichie de variantes données en bas de page, d'une bibliographie et d'autres appendices appropriés. Il faut reconnaître par ailleurs qu'une édition de luxe sert

toujours très avantageusement un auteur : Julien Green est moins mièvre dans « La Pléiade » qu'en poche, et Pamphile Le May paraît plus brillant dans cette édition que sur le papier journal de la « Bibliothèque québécoise ».

François Ouellet

**LE SCÉNARIO TÉLÉVISUEL
DE FICTION**
Michel Gosselin
Triptyque, 1993, 181 p.; 17,95 \$

Depuis quelques années, les guides sur l'art d'écrire pour le grand écran — pensons à Syd Field et à Michel Chion — se sont multipliés. Contagion ou nécessité, le mouvement gagnera l'écriture télévisuelle dont on découvre qu'elle obéit elle aussi à des règles spécifiques et distinctes. Dans le contexte actuel, vu la situation de l'industrie cinématographique chez nous, les auteurs potentiels auront avantage à les maîtriser, car on leur offrira plus souvent la chance d'écrire pour la télévision que pour le cinéma.

Michel Gosselin est romancier. Il donne à partager ici, à l'aide de quelques extraits, les réflexions qu'a suscitées chez lui la télédiffusion d'une première mini-série et les leçons qu'il en a tirées. L'ouvrage porte plus précisément sur la fiction : téléroman, téléfilm, mini-série, sans toutefois distinguer ces trois formes.

La première moitié du livre propose une suite de réflexions sur les contraintes de l'écriture télévisuelle, dans une présentation qui rappelle un peu par sa forme les thèses en création littéraire, avec leur partie théorique suivie d'un exemple d'application.

Il ne s'agit pas d'un guide ou d'un manuel proprement dit, avec sous-titres et entrée pour chaque problème précis (ici, un index des termes employés aurait été plus utile qu'un index des noms). Il convient tout de même de souligner la publication du premier essai québécois portant exclusivement sur le sujet.

Yves Laberge

OCCASIONS DE BONHEUR

Alain Stanké

Stanké, 1993, 496 p.; 23,95 \$

Quarante ans de métier comme éditeur et journaliste, quelque vingt mille personnes rencontrées en entrevue. Écrivains, peintres, politiques, anarchistes, détenus, vedettes de la chanson ou du cinéma, simples citoyens, autant de *matières* qui constituent les *Occasions de bonheur* qu'Alain Stanké nous présente. Autant de moments qui lui ont aussi permis de compiler des anecdotes, de révéler des traits de personnalité typiques ou uniques, qui révèlent, confirment, accentuent ou rectifient des originalités de caractère, des manies plus ou moins connues des gens.

D'intérêt inégal, soit à cause de la personne concernée, soit pour l'intérêt du fait relaté, ces rencontres ont pourtant un point commun : dans tous ces textes, l'auteur a le souci de saisir le moment de bonheur, de complicité ou de connivence qui s'établit, l'occasion donnée à la personne qu'il a rencontrée de montrer son besoin d'être connue, reconnue ou écoutée ou de démontrer en quoi chacune est « unique ». Alain Stanké n'obéit à « aucune chronologie ni à une quelconque sélection du mérite ». Il dresse un inventaire à maints égards fascinant et utile pour la connaissance de la soixantaine de personnalités interrogées.

Il faut lire le portrait émouvant et déférent que l'auteur dessine avec minutie de Gabrielle Roy; il apporte aussi son éclairage à la version de la controverse entourant la question des droits d'auteurs et de la succession de la romancière, controverse qui a fait beaucoup de bruit à l'époque. L'entretien captivant avec le peintre Jean-Paul Lemieux nous permet de découvrir un être plein d'humour autant que de gravité. L'épisode de la rencontre avec Salvador Dali est à souligner aussi en ce qu'il présente un personnage en représentation constante, tel que nous l'avons maintes fois vu dans diverses entrevues transmises par les médias. Il faut aussi

lire le portrait sympathique, mais sans complaisance ni compromis que fait Stanké de Roger Lemelin, cet « éternel adolescent charmeur ». D'autres rencontres encore, moins percutantes, comme celle du manchot et... excellent bras droit du Lithuanien, qui passa vingt-sept ans de sa vie dans un cellier, ou encore la rencontre avec Jacques Mesrine, avec Édith Piaf; toutes ces entrevues sont autant de prétextes pour l'auteur de cultiver sa passion pour la communication. Alain Stanké vise d'abord et avant tout à connaître l'humain sous la vedette ou le personnage. L'auteur raconte mais ne juge ni ne condamne; il rend tout bonnement compte, avec toute la sincérité et toute la délicatesse qu'on lui connaît, de l'humain qui habite chaque individu.

Reine Bélanger

LE DROIT DU SOL CARNET DE BERLIN / MITTELEUROPA 198...

Robert Dion
Nuit blanche éditeur,
1993, 128 p.; 20 \$

Robert Dion aime Berlin. Que ce soit avant ou après la chute du Mur, l'auteur est fasciné par cette ville dont les facettes changeantes l'invitent à un voyage parallèle, intérieur celui-là. Les codes familiers au Québécois n'ont plus cours ici, puisque tout, ou presque, est déroutant. Il écrit son carnet pour s'enfermer dans le reflet d'une autre réalité que la sienne. Se pourrait-il qu'une des raisons de son attachement à Berlin ait été le colloque « Berlin à Montréal », organisé par l'Université de Montréal et l'Institut Goethe, il y a quelques années? De là viendraient aussi ses références constantes à la littérature; il s'appuie, pour se rassurer peut-être, sur ses lectures, évoquant François Bon, Jean-Michel Palmier, et bien d'autres, en passant par l'incontournable Madame de Staël, sur des conversations et des observations. Ce réseau de références est tellement dense que le lecteur se demande si le carnet ne tracerait pas plutôt un Berlin vu par les



autres, et si la tranche de vie passée dans cette ville ne restera pas une expérience de voyageur plutôt qu'un moment marquant plus ou moins profondément la façon de penser de l'auteur.

Pour cet épisode de vie, limité dans le temps, il faut payer le « Droit du sol », selon Robert Dion, ce « droit à acquiescer pour connaître le plaisir de se penser *autre* ». Mais le voyageur restera ce qu'il est : curieux d'apprendre, il garde une merveilleuse faculté d'écoute, et parfait son apprentissage de Berlin en essayant de lui enlever des couches de vernis, souvent très minces. Ses guides sont des tableaux de la rue, des films — ceux de Wim Wenders entre autres —, l'architecture berlinoise, des lectures sur le passé de la ville. Se dégage une mosaïque *impressionniste*, où l'humour des Berlinoises côtoie leur acharnement à rebaptiser les rues de l'ancien Berlin-Est dans la foulée de la réunification, où une visite à (l'admirable) petit pavillon des peintres expressionnistes se superpose aux remontrances des « annexés de l'Est » réagissant à la condescendance, voire à l'arrogance de l'Ouest pour les rétrogrades et les pauvres d'hier qui ne trouvent pas leur place dans le présent, abandonnés à leur peur de l'avenir.

Parce que beaucoup de scènes sont rapportées, et non pas vécues, il se dégage de ce carnet un je ne sais quoi de factice qui sied bien au caractère de Berlin, ville de transition. « Il faudra revenir ici dans vingt ans », lisons-nous. L'amour de l'auteur pour Kreuzberg, quartier populaire de Berlin, avec sa vie de « petit Istanbul », ses bistros, sa scène « alternative », ses petits théâtres, ne masque pas le sentiment de désarroi du voyageur devant cet ensemble hétéroclite et fascinant, certes, mais déroutant en même temps. L'auteur, on le

sent, y retournera pour les trésors de la bibliothèque d'État, à côté de la Philharmonie, un festin pour un professeur d'université, ou encore les musées de Dahlem ou ceux, monumentaux, de l'île des musées? Il faut aller souvent, très souvent à Berlin, sinon y vivre *sérieusement*, pour capter l'esprit de cette ville, et pour en rendre compte. Dans vingt ans, elle ne ressemblera plus à l'image présentée dans ce carnet.

Encore un mot sur la seconde partie du livre, fort joliment présenté par ailleurs : j'aurais préféré un texte uniquement sur Berlin. L'ajout de ces quelques pages ne me semble ni habile ni aller de soi. L'auteur ne fait qu'effleurer Prague, Budapest, Vienne, et ces touches rapides ajoutent peu au texte plus consistant sur Berlin.

Hans-Jürgen Greif

HISTOIRE DE LA CÔTE-DU-SUD Sous la dir. d'Alain Laberge IQRC, 1993, 647 p.; 45 \$

L'ambitieux chantier ouvert il y a plus de dix ans par l'Institut québécois de recherche sur la culture (IQRC) pour établir et publier des « synthèses d'histoire régionale » tient ici sa quatrième promesse. La Côte-du-Sud prend place, auprès de la Gaspésie, du Saguenay-Lac-Saint-Jean et des Laurentides, dans le cercle encore étroit des régions québécoises dont on peut enfin se tracer une image précise grâce à une seule et unique source. Non que les autres documents soient frappés de futilité, mais parce que les synthèses offertes par l'IQRC savent regrouper *sous un même toit* des données généralement éparpillées. Outre cette appréciable intégration, de telles histoires régionales valent par la diversité de leurs angles d'analyse, la clarté des cartes et des statistiques, la beauté et la pertinence de l'iconographie.

Alain Laberge et son équipe, sans voiler leur amour d'une région qui *accompagne* le fleuve depuis Beaumont jusqu'à Saint-André, ne font pourtant pas office de thuriféraires. Avec

tact et lucidité, ils rendent hommage à ce pays écartelé entre Québec et Rivière-du-Loup, mais ne nous en dissimulent pas les contraintes économiques ou le conservatisme. Ils font d'ailleurs la part des choses : si la population n'a pas toujours répondu aux appels de ses leaders régionaux, l'État n'a pas toujours aidé la région. Ainsi, Rexfor s'y est montré méfiant. Ainsi, le découpage touristique prive la Côte-du-Sud de son unité.

Laurent Laplante

LES EXPLORATEURS DE L'AMÉRIQUE DU NORD 1492-1795

Raymonde Litalien
Septentrion, 1993, 261 p.; 23 \$

C'est grâce aux voyages des explorateurs que l'on a fini par connaître la configuration exacte des océans et des continents. Qui étaient-ils? Voici rassemblées, en un petit volume, des informations pertinentes sur la plupart de ceux d'entre eux, Anglais, Français ou Espagnols, qui ont permis de dresser la carte précise de l'Amérique du Nord. Le travail est bien documenté et présente une synthèse minutieuse des explorations, regroupant en un seul ouvrage des informations autrement éparpillées. L'ouvrage ne propose pas cependant une réflexion neuve ou en profondeur des explorations européennes de la Renaissance et du siècle des Lumières. Il se limite plutôt à l'énumération exhaustive des explorateurs, entrecoupée de brefs récits descriptifs de leurs voyages et découvertes. Quelques cartes d'époque figurent au travers du texte; peu nombreuses elles auraient eu plus d'impact accompagnées d'un commen-



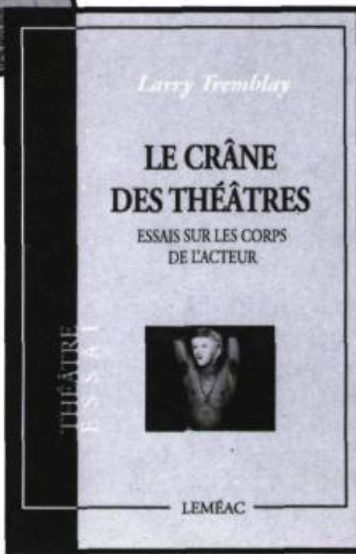
taire et surtout intégrées aux chapitres, alors qu'elles ne font qu'ornementer l'en-tête de certains d'entre eux. Si le sujet nous est déjà familier, cette lecture permettra de dépoussiérer nos connaissances; elle apportera peu d'éléments nouveaux toutefois.

Pierre Beaudoin

LE CRÂNE DES THÉÂTRES ESSAIS SUR LE CORPS DE L'ACTEUR

Larry Tremblay
Leméac, 1993, 135 p.; 16,95 \$

Dans le domaine du théâtre, la pratique est souvent plus répandue que la réflexion théorique. Larry Tremblay est comédien et dramaturge, et enseignant à l'Université du Québec à Montréal; il vient nourrir la pensée théorique avec des écrits, qui ont pour principal objet le corps de l'acteur. *Le crâne des théâtres* rassemble des textes à caractère essentiellement pédagogique qui ont paru dans des revues ou ont été prononcés lors de colloques sur le théâtre ou la danse.



Larry Tremblay a une formation en kathakali, ce théâtre dansé originaire du sud de l'Inde; sa réflexion est donc naturellement traversée d'influences orientales. « Corps, signes, codes » résume en un chapitre les principales caractéristiques du kathakali: le maquillage, le costume, la mimique, la gestuelle et les *mudras*, ces signes du langage codé des doigts de la main. Dans « Corps, analyse, synthèse », il décrit le processus de formation par lequel les élèves de kathakali arrivent à la maîtrise de leur art. Le chapitre intitulé « Peau, chair et os » examine des notions trans-

mises par le maître du nô au XIV^e siècle, Zeami, auteur de *La tradition secrète du nô*, qui associait à chacune de ces zones du corps, un style particulier de jeu.

Mais Larry Tremblay visite aussi les théoriciens du théâtre occidental. Comme François Delsarte, qui avait composé au siècle dernier une topographie très minutieuse du corps humain, dénombrant les parties du corps et les mouvements propres à chacune. L'essai comporte aussi l'examen de différentes conceptions du rapport qui existe, pour l'acteur, entre l'émotion et l'action: les théories de Craig, de Meyerhold, de Stanislawski, de Grotowski ou du kathakali.

En somme, Larry Tremblay sert de trait d'union entre deux conceptions du corps, l'occidentale et l'orientale, qu'il contribue à rapprocher, pour une meilleure pratique théâtrale.

Philip Wickham

POUR EN FINIR AVEC LES ENNEMIS DE LA TÉLÉVISION

Richard Martineau
Boréal, 1993, 175 p.; 17,95 \$

Bien des raccourcis dans le pamphlet de Richard Martineau. Dans un essai antérieur, *La chasse à l'éléphant*, il s'était déjà permis quelques simplifications, avec comme têtes de Turc privilégiées les mille fois honnis: les *baby-boomers*!

Le journaliste récidive. Cette fois, il cible les intellectuels et autres curés de tous acabits. Vieux croûtons séniles et myopes, technophobes ringards drapés dans le confort de la culture classique, ils pontifient à grands coups de plumes-fontaine, vomissant, bileux et revêches, sur la mère de toutes les médiocrités... *la télévision*.

Richard Martineau reproche aux pourfendeurs du petit écran d'utiliser à l'occasion le médium en question pour le vilipender. Mais n'a-t-on pas de tout temps utilisé les livres pour mener croisade contre eux? Farouchement allergique aux intellectuels qui semblent à ses yeux former une entité monolithique,

il fait pourtant appel à quelques intellectuels de renom, dont le très médiatique Bernard-Henri Lévy.

Et pourtant, j'ai de beaucoup préféré ce dernier coup de gueule à son premier ouvrage. Malgré mon agacement devant le manichéisme parfois inconsidéré de Richard Martineau, je ne puis nier que j'ai éprouvé un plaisir réel à le voir stigmatiser et démonter le manichéisme de la partie adverse, tout aussi inconsidéré, et surtout infiniment plus bête et plus fat. Car enfin il faut en convenir, chaque librairie offre autant « d'œuvres légères » que la télé. Et sont légion les livres qui ne peuvent rivaliser d'intérêt avec les films de Rohmer, de Fellini ou d'Altman qu'on peut voir grâce à la télévision.

Bien sûr, il y a la violence à la télé. La vilaine, la sournoise, l'envahissante, la crapuleuse, l'omniprésente violence (!). Et de cela aussi Richard Martineau cause... beaucoup et avec un certain brio. Il n'adopte pas, vous vous en doutez, le registre des chorales pleurnicheuses et lyriques habituelles. Comme « pour en finir avec les ennemis de la télévision », entre autres et aussi sur un terrain qui semble, hélas, faire l'unanimité chez les bien-pensants.

Une toute petite sentence de Marguerite Yourcenar m'est revenue en tête en refermant le livre de Richard Martineau. Je cite de mémoire : « À toutes les époques, il y a des gens qui ne pensent pas comme tout le monde, c'est-à-dire qui pensent. » Et si Richard Martineau lui-même avait quelque chose — grand bien nous fasse — de l'intellectuel... ?

Jean-Pierre Lamoureux

PASSAGE DE LA MODERNITÉ LES INTELLECTUELS QUÉBÉCOIS

ET LEURS REVUES

Andrée Fortin

Presses de l'Université Laval,
1993, 306 p.; 37 \$

Le projet de ce livre, à l'édition impeccable, est bienvenu et original; circonscrire les modalités changeantes d'in-

sertion et d'intervention des intellectuels québécois face à la société et au politique par l'analyse de tous les premiers éditoriaux des revues (516!) qu'ils fondèrent depuis la fin du XVIII^e siècle à aujourd'hui. Le but avoué de cette « généalogie » reste toutefois de mieux comprendre la période actuelle — pourtant traitée dans à peine le quart du livre — que l'on ne saurait caractériser trop rapidement comme celle où sévit la désertion, le silence des intellectuels suite à l'effondrement du projet moderne dont ils étaient évidemment.

L'analyse fait correspondre à trois grandes périodes les trois principaux modes d'intervention des intellectuels. Durant la prémodernité (1778-1918), les intellectuels se présentent comme des patriotes porteurs de flambeau qui cherchent à fonder l'identité canadienne-française en réactivant l'histoire à travers des contes, légendes et récits. La diffusion

des connaissances et de leurs applications est également essentielle pour l'avancement économique et politique de la nation.

Avec la modernité (1918-1979), l'identité nationale acquise, les intellectuels s'affirment graduellement en subordonnant la politique au politique. Ils deviennent des experts qui critiquent et guident par leurs lumières la politique. De l'affirmation élitiste au repliement qui suit l'échec référendaire en passant notamment par le formalisme, la Révolution tranquille, la contre-culture et la gauche radicale, la modernité s'achève dans le désarroi.

La postmodernité (1978-...), enfin, voit se dissocier l'intellectuel et le politique, qui se redéploie maintenant dans le privé, dans les marges, dans les pratiques quotidiennes et individuelles. Il y a prolifération des revues où l'intellectuel entend se faire plaisir; il se soucie du public,

renoue avec la narrativité et la « lisibilité », privilégie en littérature la nouvelle qui correspond à la nouvelle accélération du temps. On se fait dorénavant le miroir des pratiques qui débordent les cadres connus, on explore l'hybridation, les régionalismes et l'interculturel tout en misant davantage sur la concertation que sur l'organisation centralisatrice.

Ce qu'il faut surtout saluer dans le livre d'Andrée Fortin, c'est la richesse de l'information première qu'on trouve et la finesse des analyses concrètes qui l'accompagnent. Relevons, par exemple, que l'examen des éditoriaux du XIX^e siècle infirme l'image véhiculée d'une société frioleuse et repliée sur elle-même dans une stratégie de survivance. Ce qui est moins heureux, c'est la conception que l'auteur a de l'intellectuel, qui vient creuser l'écart entre ce que le livre veut être et ce qu'il est en fait. L'analyse des revues est présentée comme un prétexte pour parler des intellectuels et saisir leur rapport au social. Bien. Mais après avoir affirmé sans plus que la fonction intellectuelle émerge avec la modernité et que la fondation d'une revue est l'acte intellectuel par excellence, l'auteur définit l'intellectuel comme celui qui fonde une revue. Au delà de la criante tautologie, c'est-à-dire que le moindre bébésiste qui fonde sa revue a droit au titre d'intellectuel, mais pas Platon ou Abélard puisqu'ils ne sont ni modernes ni éditorialistes! Par où l'on voit le danger d'utiliser les concepts de moderne et de post-moderne de façon descriptive et non normative et de penser la postmodernité comme une rupture radicale par rapport à la modernité; les traits constitutifs de la modernité, que l'auteur emprunte à la typologie weberienne, ne sont pourtant contestés que sur certains points et peut-être pas les plus importants. On aura compris que ce livre porte sur les éditorialistes, pas sur les intellectuels au sens large et courant. Ce qui est déjà beaucoup et parfaitement légitime.

François Dugré

Profession:

ÉDITEUR

ÉDITION ET GESTION

Présenté dans de nombreux pays sous l'égide de l'UNESCO,
ce cours s'adresse à ceux :

- qui veulent travailler dans l'édition
- qui y travaillent déjà mais qui veulent améliorer ou mettre à jour leurs connaissances.

Thèmes abordés :

- Fonctions et pratiques d'une maison d'édition
- Organisation et gestion de la fonction éditoriale
- Les états financiers comme moyen d'information des gestionnaires
- La gestion efficace d'une entreprise d'édition
- Le recrutement des cadres et du personnel
- Une étude de cas comprenant de nombreux exercices



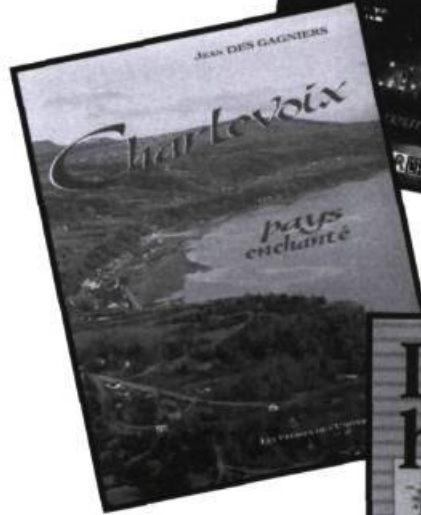
Format 8,5" x 11"
Couverture souple
180 pages de notes pratiques
86 graphiques et tableaux
Index
19,95 \$

HURTUBISE HMH
7360, boul. Newman, Ville LaSalle (Québec) H8N 1X2
Téléphones : (514) 364-0323 1-800-361-1664
Télécopieur : (514) 364-7435



CHARLEVOIX PAYS ENCHANTÉ
Jean Des Gagnés
 Presses de l'Université Laval,
 1994, 445 p.; 75 \$

Qui n'a jamais entendu parler des paysages de Charlevoix! Beaucoup s'y sont promenés et ils ont admiré. Mais pour aimer une région, il faut aussi connaître son histoire, mettre des noms sur ses beautés naturelles, découvrir la richesse de ses traditions, savoir comment y ont survécu des hommes et des femmes au temps passé. L'auteur est historien de l'art, muséologue, mais aussi fervent admirateur et amoureux de Charlevoix. Il offre un ouvrage très documenté, bien écrit, où les mots et les illustrations se complètent pour livrer une image vivante et chaleureuse de ce coin de pays. L'histoire du Québec est ici racontée avec les noms et les particularités locales. Par exemple : la chute d'une météorite, il y a 350 millions d'années; l'occupation du territoire par les Montagnais; le développement de cinq Seigneuries de 1636 à 1762; le nom de *Charlevoix*, attribué à la région en 1855; l'instauration du pouvoir municipal en cette même année; le tracé, en 1925 seulement, de la première voie carrossable reliant la Baie-St-Paul à St-Joachim. Et les précisions apportées sur les richesses géologiques, sur les arbres, les fleurs et les fruits sauvages, les poissons et les cétacés, sont source constante d'émerveillement. La vie rurale, au XIX^e siècle, est décrite avec beaucoup de détails sur la construction des bâtiments, l'alimentation et l'habillement, la pratique religieuse et les fêtes. Se sont progressivement étendus le défrichage des terres, le travail en forêt, la pêche et le cabotage par goélettes, enfin le tourisme avec les premiers bateaux à vapeur!



L'auteur rend hommage à ceux qui ont gardé vivante cette mémoire de Charlevoix. Tels le Père Jean-Baptiste de La Brosse (1754-1782) qui a rédigé un abécédaire, une grammaire et un dictionnaire montagnais; Marius Barbeau (1883-1969), ethnologue, qui a recueilli les contes, les chansons et les traditions populaires; Clarence Gagnon (1881-1942), qui a fixé sur ses toiles les paysages, les villages et les gens; Félix-Antoine Savard (1896-1982) qui a écrit *Menaud, maître-draveur* dont l'action se situe dans le secteur de Saint-Aimé-des-Lacs et des Hautes-Gorges. Il faut y ajouter maintenant le nom de Jean Des Gagnés qui nous fait mieux connaître et aimer ce *pays enchanté*!

Monique Grégoire

BANQUE ROYALE
Duncan McDowall
 L'Homme, 1993,
 522 p.; 29,95 \$

Raconter l'histoire d'une entreprise aussi considérable que la Banque royale constituait un défi réservé d'emblée aux présomptueux. D'une part, parce que les risques sont énormes de ne pas savoir

Duncan McDowall ose exprimer certaines critiques, mais pour mieux affirmer que le bilan d'ensemble demeure éminemment positif. S'il égratigne les présidents Herbert Holt ou James Muir, c'est pour glisser rapidement sur les astuces qui ont permis à la banque de survivre à telle crise ou de marquer tel progrès. Ombres et révélations alternent. Chose certaine, Duncan McDowall ne persuadera pas tous ses lecteurs que la Banque royale a perdu complètement sa misogynie de départ ni qu'elle a parfaitement résolu l'énigme qu'était pour elle la francophonie.

Laurent Laplante

**LES FINES HERBES
 DES SEMIS AUX BONS
 PETITS PLATS**

Judith Côté
 Logiques, 1994, 113 p.; 14,95 \$

Avec la saison des amours, on sème à tout vent... des fines herbes. C'est peut-être pour cette raison que Judith Côté est devenue *fermière* et s'est livrée avec passion à ce nouveau métier au point de mériter le surnom de « la dame aux herbes ». Elle a eu l'heureuse idée de réunir, dans un petit ouvrage synthétique, facile d'usage et sans prétention, les nombreux conseils et secrets qu'elle et son mari ont découverts sur ces bouquets d'arômes que sont les fines herbes. On y retrace le cycle complet de la *triste vie* des herbes aromatiques (forcément puisqu'elles finissent dans notre estomac): des semis à la marmite. Judith Côté nous livre certains trucs indispensables pour réussir notre jardin et cultiver nos herbes; elle nous parle des conditions de leur culture, de leur compagnonnage idéal, de leur récolte et des méthodes de conservation. Elle nous initie à leur utilisation culinaire, notamment à travers un tableau qui montre avec quels aliments on peut associer chacune et nous propose, en bout de piste, quelques recettes. De menus conseils « mélomélo » viennent compléter une information de base autant pour le jardin que pour la cuisine!

Johanne Gauthier